

Martin Winckler

La Vacation

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Pour MLB,
cet enfant de papier.*

5 décembre 1986 - 2 novembre 1988

*Le ventre n'est pas un livre. La trace s'efface.
Les mots couteaux raclent en dedans.*

Claude Pujade-Renaud, *La ventriloque.*

MARDI

Tu es en retard.

La voiture dévale la côte, et tu dois freiner pour aborder l'entrée de l'hôpital. La barrière se lève à ton approche. Tu passes à petite vitesse devant la guérite du gardien. Tu lèves la main pour le saluer. Il te répond d'un hochement de tête.

Tu roules plus lentement dans les allées. Tu tournes à gauche, tu ralentis encore pour laisser passer un piéton, et après une dernière mais brève accélération, la voiture s'immobilise le long du trottoir de la Maternité, juste sous les fenêtres du service. Tu coupes le contact. A l'horloge du tableau de bord il est environ une heure vingt. Ta montre affiche 13:18.

Tu sors de voiture. Tu vérifies que toutes les portières sont verrouillées. Tu longes le bâtiment

jusqu'à l'entrée du personnel. La porte s'ouvre brusquement devant toi pour laisser surgir trois femmes en grande conversation.

Tu entres. Placardé sur le mur de l'escalier, un ordre manuscrit t'enjoint de *Garder la porte fermée*. Tu obéis, et tu gravis par petits bonds successifs les quelques marches qui te séparent de la double porte en verre dépoli.

Le hall est vide. Tu jettes un coup d'œil à la quinquagénaire blond passé qui, derrière sa vitre, tapote devant un écran émeraude. Tu t'engages dans le long couloir blanc.

A l'autre bout du couloir, la porte est entrouverte. Pendue au plafond à mi-chemin, là pendule électrique indique huit heures moins le quart, peut-être depuis plusieurs jours. Assises, l'une à cette extrémité-ci, l'autre juste sous la pendule, deux femmes te regardent t'approcher, t'éloigner. Celle à qui tu tournes déjà le dos est avachie dans un profond fauteuil ; elle tient son ventre rond à deux mains. L'autre est assise bien droit, un sac fermement posé sur ses cuisses serrées. Elle te dévisage d'un œil inquiet, avant de reprendre la surveillance d'une porte frappée du mot *Planification*.

Comme tu finis de parcourir le chemin qui sépare les deux femmes, tu commences à perce-

voir les bruits du service. Là-bas, dans l'office, elles parlent fort; les cuillères tintent dans les tasses.

Tu franchis la porte, tu la repousses derrière toi d'un seul geste, et elle se referme sans claquer, presque sans bruit. A ta gauche, le bureau de A. est vide. A ta droite, J. et les Agentes prennent le café, discutent enfants et tricots, maisons et voitures, grandes surfaces et petits plats. Tu te présentes au seuil de l'office.

– *Bonjour Mesdames.*

– *Bonjour Monsieur.*

– *Bonjour Bruno!*

– *Vous allez bien?*

– *Très bien, et vous? Prendrez-vous du café?*

– *Non. Merci. Tout à l'heure.*

Derrière toi survient G., sortie de son secrétariat, portant son regard fatigué, poussant sa voix traînante.

– *Bonjour Bruno.*

– *Bonjour. Quel est le programme?*

– *Il y a trois dames aujourd'hui, et deux consultations. Tu viendras me signer des ordonnances avant de partir? Je n'en ai plus.*

– *D'accord.*

Tu fais encore dix pas. Avant de t'engager à gauche dans la salle de soins, tu jettes un coup d'œil à droite.

La porte de la salle d'attente est ouverte. Dans l'encadrement, tu aperçois deux jambes, chaussures noires à talons, collant fantaisie, jupe de cuir au-dessus du genou.

Tu te glisses dans la salle de soins. Tu refermes la porte derrière toi.

Tu es seul dans la salle de soins.

Deux ou trois liasses de feuillets sont posées sur la paillasse. Tu ne les regardes pas.

Le haut casier métallique est ouvert ; une blouse blanche y est pendue. Tu la sors, tu l'examines ; tu décides de ne pas l'utiliser. Tu enlèves ton blouson, tu le suspends à l'un des deux cintres. En prenant garde de ne pas tirer sur une maille, tu retires le stylo agrafé au col de ton pull et tu le glisses entre tes dents. Tu ôtes le pull ; tu le ranges sur la tablette supérieure du casier. Tu retrousses, en les pliant avec soin, les manches de ta chemise.

D'autres blouses, pliées celles-là, sont empilées au fond. Tu en choisis une. Tu t'assures que sur la poche de poitrine, le mot *Médecin* est bien lisible. Tu enfiles la blouse, tu ranges le stylo dans la poche de façon à ce que l'agrafe se trouve juste

à gauche du M. Une fois la blouse boutonnée, tu entreprends d'en replier les manches jusqu'aux coudes. Tu ajustes le col. Tu ouvres la porte de la salle de soins et tu sors dans le couloir. Quelqu'un a refermé la porte de la salle d'attente.

Tu te diriges vers le bureau de A.

La porte est fermée, à présent. Tu frappes.

- *Oui?*

Tu entres.

- *Ah! Comment vas-tu Bruno?*

- *Ça va, et vous?*

- *Ça va bien! Nous avons trois dames aujourd'hui, et il me semble que l'une d'entre elles est déjà venue.*

Une liasse à la main, A. se lève et sort dans le couloir. Tu la suis. Tu la regardes se pencher au-dessus d'un grand fichier à tiroirs; ses doigts dansent au sommet de centaines de petits cartons serrés dans les casiers.

- *Ah! Il me semblait bien, aussi.*

Elle brandit un bristol orné d'une gomme rouge.

- *Deux fois.*

- *Elle ne vous l'avait pas dit?*

- *Elles ne le disent pas toujours; elles pensent peut-être qu'on ne s'en rendra pas compte. Peut-être qu'elles n'ont pas très envie de nous le rappeler... ou de s'en souvenir.*

– *Peut-être... C'est tellement différent d'une dame à l'autre.*

– *C'est vrai... On commence quand tu veux.*

– *Je suis prêt.*

– *Je te rejoins tout de suite.*

Tu te détournes pendant qu'elle referme le fichier.

Cette fois-ci, tu traverses la salle de soins sans y faire halte, et tu pénètres dans la salle d'examen.

Une des deux Agentes est occupée à la préparation des instruments. Tu vas au lavabo, tu t'escrimes encore une fois avec les robinets pour obtenir un jet qui t'ébouillante sans inonder la salle. Tu laisses tes mains immobiles un long moment sous le filet d'eau, avant de verser dans l'une de tes paumes une petite flaque d'un épais savon liquide. Juste à ta gauche, l'Agente sort d'un tambour métallique un drap bleu stérile, le déplie devant elle au bout de deux grandes pinces et l'étale sur le plateau de la table roulante. Tu frottes, le savon mousse. Elle déchire un étui transparent et, sans les toucher, en fait sortir de longues bougies graduées qu'elle aligne sur le drap. Tu brosse tes ongles irréguliers. Elle verse dans une cupule un liquide translucide, dans une autre un liquide rouge sombre. Tu te rinces les mains. Elle ouvre une boîte métallique, y plonge

une longue pince, en sort une Pozzi, une Longuette, un spéculum, les dispose sur le drap bleu près des bougies, et replace la pince dans un récipient vertical empli d'alcool. Tu saisis la serviette propre posée à ta droite sur le radiateur, tu t'essuies les mains doigt après doigt, et tu refermes les robinets en les manipulant au travers du tissu. Elle se baisse pour prendre sous la table deux étuis de cellophane, les épiluche, laisse choir deux fois quatre compresses sur un secteur encore inoccupé du champ stérile. Tu saisis un flacon souple, tu asperges tes mains d'alcool. Elle se penche à nouveau vers le plateau inférieur de la table roulante.

– *C'est du sept et demi pour vous, je crois?*

– *Mmmhh...*

Elle déchire une longue enveloppe. Les gants, encore pliés dans un étui talqué, chutent à leur tour sur le drap bleu.

– *On peut faire entrer la première dame?*

– *Mmmhh...*